

LA  
**VIE EN AFRIQUE**

OU

TROIS ANS DANS L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

**JEROME BECKER**

Lieutenant du 3<sup>e</sup> Rég. d'Artillerie de Belgique

avec Préface du C<sup>te</sup> **GOBLET D'ALVIELLA**

Président de la Société royale belge de Géographie

ET APPENDICES

COMPRENANT : Un PROJET DE GYMNASIUM D'EXPLORATION ET DE COLONISATION; un VADERMECUM DU VOYAGEUR EN AFRIQUE; LES RÉSUMÉS DES CONFÉRENCES DONNÉES, SUR LA RÉGION DU TANGANIKA, par les Capitaines CAMBIER et STORMS; ainsi que les voyages, séjours etc., de MM. CRESPEL, MARS, VAUTIER, DUTRIEUX, POPELIN, VAN DEN HEUVEL, BURDO et ROGER d'après les documents les plus authentiques et les plus récents.

**DEUX VOLUMES**

Enrichis d'un FRONTISPICE de J. DILLENS; d'un PORTRAIT A L'EAU-FORTE par GUSTAVE VANAISE; d'une PHOTOGRAVURE, d'après un portrait de LÉON HERDO; d'une CARTE-ITINÉRAIRE, dressée par le capitaine L. VAN DE VELDE,

ET DE

**150 DESSINS ORIGINAUX**

Signés : ABRY, BERTRAND, BROERMAN, COURTENS, DELL'ACQUA, DIRICKX, O. et J. DILLENS, DE RUDDER, DUYCK, FARABYS, FRÉDÉRIC, HAINS, HERDO, HOUENS, HUBERT, LAGAE, LANDBAUX, LAMORINIÈRE, MOLS, PORTAELS, SCHRURDE, SIMONS, SMITS, VANAISE, VAN CAMP, VAN ENGBLEN, VAN KUYCK, VAN LEEPUTTEN, VERHAERT, VERLAT, VERSTRAETE et WYTEMAN.

**TOME II**

**J. LEBÈGUE & C<sup>o</sup>, ÉDITEURS.**

PARIS

25, RUE DE LILLE, 25

BRUXELLES

46, RUE DE LA MADELINE, 46

1887



ma, parmi les esclaves de Ghan Mohamed. C'est un homme déjà d'un certain âge, au teint noir, comme roussi au feu, et récemment revenu de l'Ou-Fipa, où il travaillait pour compte de son maître. Excellent Foundi, Ouleidi s'entend à remplacer les pièces d'un fusil ordinaire, et, sous ma direction, il rendra les meilleurs services.

Il nous faudra, en effet, pas mal de ferronnerie, chaînes et pitons, grands clous, crochets pour poulies, plaques de rechange pour le Steam Launch etc., etc. Quant aux hoes, destinées à nos futurs laboureurs, je serai obligé de les faire venir de l'Ou-Nyaniembé, celles de l'Ou-Fipa coûtant ici horriblement cher.

Il n'y a qu'un seul Foundi au village indigène de Karéma, le vieux Kanghaienghéré, ancien ministre du défunt Sultan, et un peu en disgrâce pour le quart d'heure. J'ai essayé, à plusieurs reprises, de lui faire dire où il se procurait son minerai; mais espérant sans doute nous imposer ses conditions, il a toujours fait la sourde oreille. Heureusement que nous avons du fer en quantité suffisante pour quelques mois. Chaque caravane, destinée à Karéma, en a laissé, surtout celle de Carter et de Cadenhead, munie de lourdes piques de fer et de grandes chaînes pour les éléphants.

Ouleidi, gros et gras, comme un forgeron d'Europe, et qui m'honore d'une respectueuse admiration, est engagé avec son aide, *esclave d'esclave*, à raison de 7 piastres par mois, plus le Posho ordinaire. Je leur adjoins deux Askaris, qui vont, chaque jour, faire du charbon de bois dans la forêt.

La forge est installée sous un grand liangar, près de l'entrée principale. Ouleidi et son aide montrent beaucoup de zèle et d'intelligence. Je vais souvent causer avec eux, pour compléter mes observations sur les forges indigènes, et en obtiens d'utiles renseignements.

Comme la profession d'armurier équivaut, au Japon, à une semi-noblesse, le métier de forgeron est le plus élevé que connaissent les tribus de ces régions. Chaque village a, au moins, un Foundi attitré, cumulant parfois l'emploi de sorcier. Des tribus entières de Ou-Soukoumas sont adonnées à la fonte et au forgeage du fer, et leurs chefs eux-mêmes, ne dédaignent pas de

de tambours, ensachés, aux extrémités, de peaux de chèvres ou d'étoffes résistantes, assez lâches pour donner du jeu, et relevées et abaissées régulièrement, au centre, par de longues tiges de bois.

Après avoir garni, au préalable, le fond du creuset d'une couche de charbon de bois, le Foundi y jette, par poignées, le minerai, recouvert d'autre charbon en proportion quadruple. On y met le feu et les soufflets fonctionnent. Une portion de l'oxyde, chauffé à une haute température, et, en partie, réduit en fer métallique, se sépare du laitier. On éteint le feu, en y versant quelques jarres d'eau, et on en retire le massé spongieux, formant lingot. Ce lingot, naturellement rempli de pailles et de soufflures, est débarrassé de ses scories et cassé sur l'enclume — au moyen de coins en fer ou de forts cailloux — en petits morceaux, de la grosseur d'une noix ordinaire, qui passent de nouveau par la fournaise rallumée.

Enfin, après avoir écarté le charbon restant — on se servant, en guise de fourgons, de tiges de bois vert — le Foundi retire le lingot définitif. C'est de ce fer, relativement parfait, que sont forgés sur l'enclume, les carcans, les houes, les haches, les fers de lances, de javelots et de flèches, les anneaux de chaînes et les grosses perles, auxquels se borne généralement la ferronnerie indigène.

C'est, à peu de chose près, la méthode catalane, abandonnée, chez nous, pour les procédés plus économiques des hauts fourneaux.

Les Foundis durcissent leur métal, en l'enveloppant, avant de le remettre au feu tout rouge encore, d'une peau de bête, ou en le trempant, à plusieurs reprises, dans un vase rempli de sang.

Je suppose que ce procédé, dénotant un état plus avancé d'industrie, leur a été enseigné par les Arabes. On sait, en effet, que le prussiate de potasse, contenu dans les matières animales, augmente singulièrement le degré d'aciérage du fer forgé.

Le forgeron africain se sert, comme nous, de fil de métal et de borate de soude pour opérer ses soudures. Cette dernière matière est, pour lui, d'une valeur si excessive et si précieuse, que des Foundis sont accourus à Karéma, de cinquante lieues à la ronde, pour m'offrir, en retour de quelques piécées de mon borax, de l'ivoire, du sel ou des esclaves. Après avoir lié en-

semble les différentes pièces, on recouvre l'endroit à souder, d'une mince couche d'argile, remplaçant le sable, employé par nos maréchaux, pour décapier.

J'ignore comment se travaille le cuivre. Mais ce doit être par des méthodes tout aussi rudimentaires.

— Il faudra aussi nous occuper de notre service de pêche, laissé en souffrance, et pour cela, tout d'abord, acheter quelques pirogues aux Oua-Fipas ou aux rivoirains des environs. Afin d'abriter nos pêcheurs et de remiser leur matériel, ainsi que celui du daou et du Steam-Launch, je fais élever, au bord du Lac, une Redoute palissadée, protégeant quatre petits bâtiments en paille et en torchis. Je demande humblement pardon à M. Thompson de ces nouveaux travaux de défense, mais je ne me soucie pas de tenter l'esprit d'ordre de nos voisins indigènes, jaloux de ne rien laisser traîner.

— Une épaisse jungle de hautes herbes et d'ambatchs couvre toute la partie, comprise au Sud, à environ 300 mètres du Fort Léopold, entre la chaîne de montagnes et la plaine qui s'étend au Nord. Il faudra y pratiquer des routes, larges de plusieurs mètres, pour faciliter les voies de communication et la division des terres, à répartir entre nos futurs métayers.

Au mois de juillet prochain, seulement, lorsqu'on aura mis le feu aux herbes sèches, le défrichement pourra commencer.

Pour les semailles, nous attendrons jusqu'au mois de novembre. Il s'agira alors de protéger, par de fortes palissades, les cultures, contre les incursions des hippopotames, friands de jeune maïs.

Lorsque Sef bin Raschid sera revenu du Maroungou et de l'Ou-Fipa avec les nouvelles recrues que je l'y enverrai chercher, le Fort Léopold deviendra naturellement trop étroit pour loger cet important personnel agricole.

Je me verrai obligé de faire construire un village fortifié de 60 à 70 huttes. L'emplacement, déjà choisi, est un tertre situé au Sud de la Station. Les arbres, coupés dans la montagne, lui constitueront une protection suffisante. C'est là, aussi, que demeurera, près de la porte d'entrée, dans un cottage confortablement établi, le lieutenant européen, spécialement chargé de la